

Séance 8 : Se connaître se juger

Commentaire de textes. — Les pulsions ne sont pas des obstacles à la connaissance selon Nietzsche

Les différentes écoles philosophiques de l'Antiquité gréco-romaine avaient toutes pour ambition de parvenir à **l'absence de trouble (l'ataraxie)**, qui requérait de **mettre les passions à l'écart**. Même les épicuriens, qui cherchaient le bonheur dans les plaisirs du corps, se méfiaient du **bouillonnement des instincts**, source dangereuse de dérèglements et d'excès : c'est pourquoi ils considéraient que l'étreinte passagère qui satisfait le désir sexuel est préférable à une relation amoureuse, qui risquerait d'engendrer insatisfaction, dépendance, jalousie, toutes sortes de trouble, comme on le lit dans le grand poème philosophique de Lucrèce, *Sur la nature (De rerum natura)*, livre IV. Bien sûr, la morale d'origine judéo-chrétienne qui condamne la colère ou la convoitise comme des péchés, ou bien la sagesse bouddhiste qui cultive l'indifférence aux désirs et aux peines, par l'exercice de la méditation immobile et silencieuse, sont des formes familières de cette même éthique méfiante à l'égard des passions.

Or, la représentation ordinaire de la **science** comme un **usage dépassionné de l'esprit**, étranger à toutes les querelles et les ambitions, prolonge cette tendance philosophique à **séparer pensée et passion**. « Ne pas moquer, ne pas déplorer, ne pas détester, mais comprendre » : telle est la traduction d'une formule latine de Spinoza, philosophe du XVII^e siècle, que Nietzsche cite sur un ton indigné au début de l'aphorisme 333, « Ce que signifie connaître ». Le penseur d'origine prussienne conteste radicalement cette vision : selon lui, nos jugements, qu'il s'agisse de jugements moraux ou d'opérations intellectuelles, sont **toujours secrètement animés par des passions ou des pulsions**, qui s'affrontent au fond de chacun. Notre auteur en veut pour preuve la fatigue provoquée par l'étude ou la réflexion :

[...] cet épuisement violent et soudain qui frappe tous les penseurs pourrait bien trouver là son origine (c'est l'épuisement violent du champ de bataille). Oui, il y a peut-être dans notre intériorité en lutte bien de l'héroïsme caché, mais certes rien de divin, d'éternellement-en-repos-en-soi-même, comme le pensait Spinoza. (p. 268)

On retrouve ici la conception physique qui traverse toute la pensée de l'auteur du *Gai Savoir* : tout ce qui existe, l'être humain, le monde, le réel et la vie même sont pour Nietzsche **un terrain d'affrontement entre des forces opposées**, dont la lutte incessante produit des **mutations sans fin**. Voilà pourquoi sa pensée exalte la « **guerre** » plutôt que la paix, le « **devenir** » plutôt que l'être. Partout, il voit à l'œuvre un **mouvement cyclique de destruction et de création** qu'il s'agit d'accompagner pour vivre intensément, en ayant

conscience que chaque équilibre atteint est un **équilibre instable**. Très tôt dans son travail de jeune professeur de philologie (études latines et grecques), à l'université de Bâle, en Suisse, Nietzsche s'est choisi pour emblème le **dieu grec Dionysos**, dieu de **l'ivresse** sous toutes ses formes, ivresse du vin, délire du fou ou de l'inspiré, course furieuse de la bête sauvage. Certains mythes racontent aussi comment ce dieu fut tué et démembré, avant de renaître. Dionysos représente donc pour Nietzsche cette **énergie indomptable de la nature** qui se consume et se reconstitue d'un même élan.

Même les esprits les plus apaisés, les plus sereins, abriteraient donc des mouvements sismiques, des **tiraillements inaperçus**. On comprend que Nietzsche a déjà l'intuition d'un concept qui sera au cœur de la théorie psychanalytique de Freud : le concept d'**inconscient**, c'est-à-dire cet ensemble de **motivations profondes** qui guiderait nos actes et nos paroles, sans que nous en ayons conscience, précisément. Dans l'aphorisme « Vive la physique ! » (335), notre auteur s'emporte ainsi contre interlocuteur imaginaire qui exprime des convictions morales bien tranchées : celui-ci se fie à la « voix de sa conscience », qui lui fait ressentir si un acte est bon ou mauvais. Nietzsche s'agace contre cette clarté qui lui semble une naïveté :

Ton jugement « voici qui est juste » a une préhistoire dans tes pulsions, inclinations, aversions, expériences et non-expériences ; « *comment* est-il apparu ? » dois-tu te demander, et encore, ensuite : « *qu'est-ce* véritablement qui me pousse à y prêter l'oreille ? » (p. 270)

Nietzsche enseigne donc **un soupçon à l'égard des évidences morales**, qui est devenu caractéristique de la modernité dans laquelle nous baignons. Le philosophe pousse à pratiquer un **examen rigoureux de soi**, afin de mettre en question nos croyances acquises, et surtout afin de discerner les pulsions qui se heurtent en nous. Il s'agit de voir celle qui prend le dessus sur les autres, dans telle ou telle situation. La tâche est loin d'être facile ou agréable : « **la sentence "connais-toi toi-même !", proférée par un dieu et adressée à des hommes, est presque une méchanceté** », écrit-il p. 269 en souvenir de l'inscription qui ornait le fronton du temple d'Apollon à Delphes. Et il donne lui-même un aperçu de son introspection quotidienne dans l'aphorisme 308, « L'histoire de tous les jours » :

Qu'est-ce qui fait chez toi l'histoire de tous les jours ? Considère les habitudes qui sont les tiennes et qui la constituent : sont-elles le produit d'innombrables petites lâchetés et paresse, ou de ton audace et de ton inventive raison ? (p. 252)

On voit à quel point le philosophe, hautement préoccupé par la figure du guerrier qu'il voudrait incarner, se suspecte de céder à la facilité. En somme, la philosophie nietzschéenne entend certes se libérer de scrupules moraux dénoncés comme contraires à la vie, mais

Nietzsche pratique néanmoins **une forme d'auto-critique** sévère fondée sur les valeurs qui lui sont propres.